

Le degré zéro de la censure

La notion de « degré zéro » a reçu ses lettres de noblesse en sémiologie et dans les sciences humaines du fait d'un ouvrage de Roland Barthes (*Le Degré zéro de l'écriture*) qui a marqué certains esprits¹. On n'a pas su voir tout de suite qu'il introduisait quelque chose de neuf et qui allait plus tard être développé par son auteur, à savoir ce qu'il appelle « le Neutre » (ainsi écrit). Dans les mêmes années 1960, Maurice Blanchot, lui aussi, fit valoir le neutre².

Barthes a su trouver ce « degré zéro » dans les travaux d'un linguiste phonologue bien moins célèbre en France et chez les lacaniens que Saussure ou Jakobson, à savoir le Danois Viggo Brøndal, qui reste non traduit en français³. L'analyse des phonèmes, qui isolait des « traits distinctifs » (présents ou absents), a attiré l'attention de Brøndal sur le binarisme du langage qui a été discuté, adopté et contesté. Barthes écrivait :

On sait que certains linguistes établissent entre les deux termes d'une polarité (singulier-pluriel, prétérit-présent) l'existence d'un troisième terme, terme neutre ou degré zéro⁴.

Et encore :

On appelle degré zéro le terme non marqué de l'opposition. Le degré zéro n'est donc pas à proprement parler un néant [...], c'est une absence qui signifie.

Blanchot lui vient en aide, qu'il cite :

« L'exigence du neutre tend à suspendre la structure attributive du langage, ce rapport à l'être, implicite ou explicite, qui est, dans nos langues, immédiatement posé, dès que quelque chose est dit » (*L'Entretien infini*, p. 567, et « L'exemption de sens »).

En déclarant notamment qu'« homme » et « femme » ne sont que des signifiants, et *rien de plus*, Lacan, lui aussi, suspendait localement la « structure attributive du

¹ On peut se demander si, pour sa nouvelle définition : « Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. », Lacan n'a pas silencieusement repris à son compte la façon dont Barthes y situe le signifiant. Car c'est de rapports inter-signifiants qu'il s'agit chez Barthes. *Le Degré zéro de l'écriture* paraît en 1953, puis, en poche, en 1964. « Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant » survient chez Lacan le 24 janvier 1962 (séminaire *L'Identification*).

² *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969.

³ On pourra se reporter à l'article « Viggo Brøndal (1887-1942), linguiste, philosophe sémioticien » paru dans *Langage*, n° 86, 1987. En 1964, Roman Jakobson a offert un ouvrage de Brøndal à Sylvia et Jacques Lacan : *The Meaning of Proper Names with Definitions Formula for Proper Names in Modern English (Ornicar?, Lacan redivivus, 2020)*.

langage ». Cette distinction est comme levée par l'androgynie (ni homme ni femme), caricature (le ni-ni) du Neutre selon Barthes. J'ai récemment suivi ce fil en présentant comme équivalents deux énoncés : « Il n'y a pas de rapport sexuel » (où le Neutre est présent dans le constat « il y a ») et, cet autre énoncé : « L'inexistant rapport sexuel est le degré zéro de l'érotique. » Sans être nommé, le Neutre est présent chez Lacan en bien des endroits.

Car ce sont plusieurs autres « degré zéro » que je souhaite vous présenter aujourd'hui : des degrés zéro de la censure. Il ne s'agit pas d'un actif caviardage de textes, d'un effacement d'images ou d'un déboulonnage de statues dans l'espace public ; et pas non plus de cette censure anticipée qui sévit dans les universités nord-américaines et qui y a reçu le doux nom de *trigger warning*⁵. Et c'est donc tout juste si l'on peut parler là, dans cette négligence de certains thèmes, dans le silence où on les maintient, d'une censure. De quoi s'agit-il en l'occurrence ? D'une façon de s'en remettre à certaines catégories aux dépens d'autres silencieusement délaissées. Dans le « champ lacanien », comme vous l'appellez, un des exemples les plus nets en est l'usage du désir que l'on pourrait presque dire « massif » et qui entraîne une négligence de la volonté ; un autre exemple est la distance où l'on tient le ça, recouvert par l'inconscient. Je vous présenterai aussi d'autres et telles censures degré zéro. Ainsi la croyance dans laquelle on se maintient à l'endroit du déterminisme des faits psychologiques néglige-t-elle la liberté de tout un chacun. Ou encore certains propos décalés de Jacques Lacan sont-ils délaissés par le souci de présenter son enseignement comme s'il ne comportait pas d'antinomies.

Quant à la conception elle-même de ce degré zéro de la censure, un point vaut d'être précisé, celui qu'a fait valoir Colette Soler le 6 janvier 2022 après mon exposé ici repris. Elle fit observer que l'usage de la parole implique un choix des mots plutôt que d'autres mots. Et, en effet, si je dis à quelqu'un « Je t'adore », je ne lui dis ni « Je t'aime » ni « Je te chéris ». Est-ce là un degré zéro censure ? Il serait abusif de

⁴ Roland Barthes, *Le Neutre. Cours au Collège de France 1977-1978*, texte établi, annoté et présenté par Thomas Clerc, Paris, Éd. du Seuil / Imec, 2002.

⁵ Je remercie Matthieu Dupas de m'avoir appris *trigger warning*. Il s'agit d'un avertissement qui prévient qu'une idée pourrait redéclencher un traumatisme psychologique chez une personne. Il a suffi qu'un de ses étudiants se dise bouleversé par la lecture qu'il venait de faire en cours du passage de la *Traumdeutung* qui fait état du complexe d'Édipe (aimer sa maman, tuer son papa) pour que l'autorité universitaire légitime cette plainte (l'étudiant a payé son inscription plusieurs dizaines de milliers de dollars et ainsi acquis certains droits de regard sur ce qu'on lui enseigne) et l'avertisse qu'il avait fait un faux pas, préservant ainsi, a-t-on ajouté, son propre intérêt de professeur.

l'affirmer. Bien plutôt un 0² ! Il y a « censure degré zéro » si et seulement si c'est de façon insistante qu'un terme habite les discours, les colonise aux dépens d'un autre terme qui, étant donné le contexte ou ce que l'on souhaite dire, pourrait s'y trouver à sa place.

Cette manière de censure degré zéro est aussi et d'abord à l'œuvre de façon plus large dans le français. Barthes remarque que, différent en cela d'autres langues parlées, le Neutre y est absent. Avec lui, je vois là quelque chose de fâcheux, d'autant que l'érotique s'en trouve affectée. L'allemand, lui, use d'un article neutre qui vient comme ternariser l'opposition discriminante du masculin et du féminin (*der, die, das*). Le Neutre barthésien ne s'en prend pas *frontalement* aux oppositions, telles que : homme / femme, ou actif / passif, ce serait de sa part s'oublier soi-même que de s'opposer⁶.

Ce que fit largement Lacan qui, sans s'en prendre ostensiblement à Freud, a cependant apporté dans le champ freudien une pensée ternaire, non plus du *conflit* psychique (Freud) mais du *tiraillement*. Plus localement, il le fit aussi en faisant observer, je l'ai rappelé, que « homme » et « femme » ne sont que des signifiants. C'était déclarer qu'il était abusif d'y voir des identités, moins encore des groupes d'individus munis de certaines qualités. Cette récusation n'était pas pour autant définitivement accomplie, comme il se voit avec son usage du terme « côté » dans les formules de la sexuation qu'ordonnent un « côté homme » et un « côté femme ». Il est embarrassé avec « homme » et « femme » qu'il ne peut pas utiliser (il en est averti), et s'en sort avec « côté », qui pourrait être lu comme une production symptomatique, au sens d'une formation de compromis.

I DESIR / VOLONTE

Mais venons-en au problème désir / volonté, ce second terme se trouvant comme silencieusement censuré par la promotion du premier. On chercherait en vain un item « volonté » dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis⁷. En vain, aussi, dans le *Dictionnaire Lacan* de Jean-Pierre Cléro. En vain, enfin, dans le *Dictionnaire de la psychanalyse* d'Élisabeth Roudinesco et Michel Plon.

⁶ Opposer le neutre, en faire un cheval de bataille, Éric Marty s'y est employé tout en affirmant s'inspirer de Barthes. Son ouvrage a été très largement salué, y compris par des psychanalystes qui s'avèrent ainsi participer à cet abrasement dont fait aujourd'hui objet l'érotique. Que diable ! on est des contemporains.

⁷ On ne voit pas non plus, ne serait-ce que mentionné, le terme « volonté » dans leur item « désir ».

Et, à ma connaissance tout au moins, aucune étude de la volonté chez Lacan n'a vu le jour, ni avant ni depuis son décès.

Schopenhauer (une référence chez Freud) fut, chez Lacan, recouvert par Descartes, Spinoza, Hegel, Heidegger et quelques autres. Tout de même, la volonté n'est pas absente de son fraying. Il en fit cas en des points cruciaux de son enseignement. Ainsi la volonté figure-t-elle au sommet subjectivement tournant du « graphe du désir ». La question « *Che vuoi ?* » figure tout en haut de ce graphe, là où bascule le parcours ; elle s'y trouve comme « ce qui conduit le mieux [le sujet] au chemin de son propre désir » (*Écrits, op. cit.*, p. 817). Et pas l'inverse ?

Alors qu'elle fut explorée dans un morceau de bravoure (jouant sur « Je me demande ce que tu veux » articulé à « Je te demande ce que je veux⁸ »), alors que, envisagée en tant que « volonté de jouissance », elle est un élément clé dans « Kant avec Sade », alors que, revisitant l'interprétation du rêve, Lacan précise que la question à poser est, non pas « qu'est-ce que ça veut dire ? », non pas « qu'est-ce qu'il veut à dire cela ?, mais « qu'est-ce que, à dire, ça veut⁹ ? » (non pas, donc, « ça désire »), alors que le fantasme masochiste fut situé comme une volonté de jouir en étant l'objet d'une jouissance de l'Autre, alors que la volonté se trouve *conjointe* au désir (et donc reconnue comme différente du désir) lorsqu'en fin d'analyse le sujet est déclaré « appelé à renaître pour savoir *s'il veut* ce qu'il désire », elle a aujourd'hui comme laissé toute la place au désir

Le 22 janvier 1969, Lacan fit observer que « ce qu'il y a qui s'incline dans toute manifestation du désir vers un "Que Ta Volonté soit faite" mérite d'être posé ». Sans incongruité notable, le chrétien ne saurait prier Dieu en lui disant : « Que ton désir soit réalisé. » Le désir apparaît ici insubstituable à la volonté. Il ne le sera pas non plus le 13 mars 1973 (*Encore*) lorsque Lacan remarque que Freud a « expressément laissé de côté une question pourtant de son cru : « Que veut la femme ? » (*Was will das Weib ?*) La réciproque n'est pas moins vraie, ainsi dans la formule parfois détournée¹⁰ « ne pas céder sur son désir ». Pourrait-on dire « ne pas céder sur sa volonté » ? On a tendance à répondre non. Quoique, là, on puisse se demander si ce n'est pas bien plutôt sur une

⁸ 22 janvier 1969.

⁹ Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, 26 février 1969.

¹⁰ Il suffit de ne pas lire l'équivoque « son » pour transformer cette formule en commandement moral : « Ne cède pas sur ton désir. »

singulière mise en œuvre de leur volonté que certains ne cèdent pas. Freud n'a pas cédé sur l'inconscient, ni Lacan sur S. I. R. Et Antonin Artaud a, un beau jour, décidé de choisir l'esprit et s'y est tenu sa vie durant. De même encore, le Baron perché, personnage d'Italo Calvino, qui, refusant de manger ce que voulait lui imposer son père (un conflit de volontés, celle du père et celle de l'héritier du titre), s'en alla vivre dans les arbres et, perché, ne renonça jamais à cette mise en œuvre de sa volonté. Sa vie entière, il la passa dans les arbres. Le Baron perché, Artaud, Lacan, Freud sont des hérissons tels qu'ils furent décrits par Isaiah Berlin¹¹. Dans chacune de ces vies, une volonté est agissante que l'on ne saurait rabattre sur un désir inconscient sans trop élucubrer¹². Le dire que non (Freud à Charcot, Lacan à Freud, Artaud à la sexualité chrétienne, le Baron perché à son autoritaire père) est parfois le fait d'une inébranlable volonté. N'est-ce pas un moment subjectivement décisif dans la vie d'un enfant que ce jour où, pour la toute première fois, il manifeste sa volonté en disant « non » ?

Supposer l'action d'un désir inconscient, partir à sa recherche lorsque l'on a affaire à une volonté, n'est-ce pas nier cette volonté en tant que volonté ? N'est-ce pas se détourner de cela même à quoi l'on a affaire ? Tel est un des effets de la censure degré zéro de la volonté. Soit, par exemple, le cas de cet homme, que mentionne Freud, qui ne lavait jamais l'une de ses mains. Freud analyse ce symptôme conformément à sa méthode, l'interprétant au regard d'un événement du passé : cet homme avait rejoint une foule afin d'assister au passage du roi dans sa ville, et ce roi avait saisi la main qu'il lui tendait. Il *voulait* conserver cette trace que le roi avait laissée sur sa main. Une volonté inconsciente donnait lieu au symptôme ou, si l'on préfère, à un désir, mais *spécifié* – ce qui pourrait valoir comme une définition de la volonté. Freud voyait dans les phénomènes tels que cette main jamais lavée « l'intervention de motifs inconnus et inavoués – ou, comme il put aussi le dire, une *contre-volonté*¹³ ». Dans « Une difficulté de la psychanalyse » il reconnaît être en dette à l'endroit de Schopenhauer et précise ce qu'il entend par volonté :

¹¹ Isaiah Berlin, *Le Hérisson et le Renard*, trad. de l'anglais par Aline Berlin, Paris, Les Belles Lettres, 2020. Cet ouvrage est un brillant développement d'un mot du poète grec Archiloque : « Le renard connaît beaucoup de choses, mais le hérisson en connaît une seule grande. »

¹² Dans *Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie* (trad. de l'allemand par Cédric Cohen-Skalli, Paris, Payot, 2010), Freud (p. 167) décrit durant toute une page comme une « résolution » la pensée inconsciente qui est à l'origine du premier rêve. Il tranche cependant ainsi : « Le rêve n'est pas une résolution qui est représentée comme accomplie, mais un désir représenté comme réalisé. » L'aspect abrupt de ce choix non discuté s'estompe si l'on se souvient qu'il a déjà écrit et publié sa *Traumdeutung*. Toutefois, on peut aussi noter ici comme la persistance d'une hésitation (désir / volonté).

¹³ S. Freud, *O. C.*, V, p. 243.

On peut citer comme précurseurs [de sa psychanalyse] des philosophes de renom, au premier chef le grand penseur Schopenhauer, dont la « volonté » inconsciente peut être considérée comme l'équivalent des pulsions psychiques de la psychanalyse¹⁴.

Dans la célèbre et lacanienne description de la pulsion¹⁵, on chercherait en vain une problématisation de cette définition de la pulsion comme « volonté inconsciente » que l'on vient de lire sous la plume de Freud. Exemplaire apparaît ce cas d'une censure degré zéro que personne n'a vu.

Ce qui distingue ce degré zéro de la censure tient à ce qu'il fut d'abord mis en œuvre par Lacan. Et je me dois et vous dois de préciser que Lacan fut au départ de cette focalisation sur le désir. On la trouve pour partie dans une intempestive déclaration du 9 avril 1974, jour où il disait que l'objet *a* fut sa « seule invention ». Un bon élève entendra : l'objet *a* « cause du désir » (passant outre la difficulté dans laquelle Lacan s'est trouvé à l'endroit de la cause). Et on se trouve ainsi sollicité à envisager l'analyse comme une mise au jour du fantasme, $\$ \diamond a$. Petit *a* ? Une invention, certes, et capitale. Mais est-ce bien la seule ? Son invention de très loin la plus décisive fut le ternaire symbolique, imaginaire, réel, présenté dès le 8 juillet 1953¹⁶, en permanence à l'œuvre dans les séminaires et écrits, puis questionné en tant que tel par le borroméen dans les derniers séminaires.

L'affirmation de sa « seule invention » a conduit de nombreux élèves de Lacan à se centrer sur petit *a*, notamment sur le fantasme, écrit $\$ \diamond a$. Ainsi a-t-on voulu mettre au jour un dit « fantasme fondamental » de l'analysant dans chaque analyse. On se doutait bien que quelque chose, là, ne convenait pas. Qu'allait-il advenir une fois distingué ce fantasme ? Réponse : on s'en trouvait embarrassé. On a alors inventé une prétendue « traversée du fantasme » dont le succès manifeste l'embarras où l'on était. Ils s'y mirent à plusieurs : Érik Porge, tout d'abord¹⁷, bientôt suivi par Mustapha Safouan et bien d'autres : Gérard Pommier, Contardo Calligaris, Jean-François Chabaud, Jeanne Granon-Lafont, Jacques-Alain Miller. Ladite traversée du fantasme a plu ou, bien plutôt, *il a plu* de la traversée du fantasme. Ainsi fut négligée une importante localisation de ce que j'appellerai la zone d'intervention de petit *a*. Elle se lit dans une déclaration du 4 février 1976 : « Cet objet petit *a*, [...] ce n'est pas l'Autre, c'est pas l'Autre sexe, c'est l'Autre du désir [...] » Et, plus avant ce même jour : « Ce

¹⁴ Sigmund Freud, *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 187.

¹⁵ Jacques Lacan, *L'Objet de la psychanalyse*, version Af1, 6 et 13 mai 1964.

¹⁶ *Id.*, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », conférence prononcée en ouverture des activités de la Société française de psychanalyse. Toujours pas publiée par les ayants droit.

n'est pas du partenaire, de l'Autre sexué, qu'il s'agit : c'est d'un fantasme. » De là (et d'ailleurs) se déduit que se centrer sur petit *a*, sur le fantasme, sur l'Autre de désir, néglige, sinon méconnaît, qu'en tant que tel l'Autre est sexué (il fut vu une première fois présenté comme sexué le 16 janvier 1976, jour où Lacan signale cette nouveauté).

Qu'est-ce donc qui se trouve oblitéré avec la promotion d'un objet cause ? En quoi petit *a* est-il une figure d'un degré zéro de la censure ? On vient de le voir : est alors laissé dans l'ombre l'Autre sexué.

II INCONSCIENT / ÇA

Les premiers à suivre le séminaire de Lacan (et bien d'autres psychanalystes, eux, de l'IPA) n'avaient guère de doute sur la réponse à la question : « Quel est l'objet de la psychanalyse ? » Il allait de soi à leurs yeux que ce ne pouvait être que l'inconscient. D'autant que Jacques Lacan l'avait redéfini, cet inconscient, l'avait déclaré « structuré comme un langage ». Aussi fondée soit-elle, l'élection de l'inconscient comme objet de la psychanalyse omettait une question : « Pourquoi ne serait-ce pas le Ça ? » Et l'on peut se souvenir ici que la mode lacanienne du « ça parle » (un Neutre) a un temps marqué les conversations courantes. Sa disparition a fait place à ce que l'on entend souvent lorsque des analystes se positionnent comme les héroïques défenseurs de la « singularité » contre les neurosciences qui la négligeraient. Ce faisant, ils oublient aussi que ce qui vient au jour frisant dans une analyse n'est pas on ne sait quelle précieuse singularité (voici la *one body psychology*), mais *un lieu*, le lieu de l'Autre, qui n'est pas l'Autre de soi mais l'Autre que soi.

Maurice Blanchot a écrit sur Freud et Lacan de lumineuses pages. Notamment ceci :

Là où semble manquer à une action de passivité le rapport direct à un sujet qui l'exercerait, on croit déjà pouvoir parler du neutre : ça parle ; ça désire ; on meurt. Assurément, la pulsion de l'énigme que Freud, en nommant l'Inconscient (et en s'en servant comme des points ou repères capables de le délimiter, du mot en quelque sorte muet dont le français *ça*, à la fois grossier et raffiné – comme si de la rue « vulgaire » s'élevait le murmure d'une affirmation non maîtrisable, à la manière d'un cri des bas-fonds –, marque encore mieux l'étrangeté), ne cesse de désigner sans pouvoir la fixer, s'entend d'abord de par le neutre et, en tout cas, fait qu'on se borne à entendre le neutre comme la pression de cette énigme¹⁸.

¹⁷ Dans un article publié dans *Delenda*, n° 4, en 1981.

¹⁸ M. Blanchot, *L'Entretien infini*, op. cit., p. 449-450.

Le ça n'est pas ici pensé en opposition à l'inconscient. Selon Blanchot, tout au moins, il venait mettre en valeur ce que l'inconscient comporte déjà en lui-même de neutre.

Freud, on le sait, a adopté le ça (*Es*) que lui présentait Georg Groddeck¹⁹. À ce propos, Freud cite Nietzsche qui désignerait ainsi « ce qu'il y a de non-personnel et, pour ainsi dire, de nécessaire par nature dans notre être ». C'est dans une problématisation très différente de la survenue du ça que se sont précipités les psychanalystes. Dans la *Standard Edition*, James Strachey, embarrassé, consacre plusieurs pages au *Es*²⁰. Les discussions furent vives, qui confrontaient ce nouveau venu à l'inconscient freudien en quelque sorte plus « personnel ». L'insistance de la catégorie de la personne se retrouve aussi dans les flottements de la traduction du *Es*, d'abord rendu en français par « soi », tandis qu'en anglais... on hésitait et, écrit Strachey, « le “*id*” l'a emporté sur le “*it*” ». Un *id* identitaire. On ne se débarrasse pas si aisément de la personne munie d'une identité... On néglige que, s'aidant de Nietzsche, Freud a vu dans le ça une nécessité *naturelle et impersonnelle*, en un mot : un Neutre.

On trouvera une illustration de l'intempestive prégnance de la catégorie de la personne dans les nombreuses fois où Lacan est revenu sur ce qu'il a su mettre en valeur chez Freud, un énoncé que, forçant le trait, il déclare « présocratique » sans d'ailleurs s'en expliquer : *Wo Es war soll Ich werden*. Il récuse les traductions de l'IPA. En anglais : « *Where the id was, there the ego shall be* » ; en français : « Le Moi doit déloger le ça », dont il se moque : « Le moi (de l'analyste sans doute) doit déloger le ça (bien entendu du patient)²¹. » Son rejet de ces traductions s'appuie sur un solide argument : « Freud n'a pas ici écrit : *das Es*, ni : *das Ich*²². » Comme il est arrivé d'autres fois, la justesse de l'objection néglige un des éléments du problème²³. Ce dire de Freud, Lacan en propose plusieurs traductions égrenées au fil des *Écrits* : 1) « Là où c'était, peut-on dire, là où s'était, voudrions-nous faire qu'on entendît, c'est mon devoir que je vienne à être » (p. 417 où le « je », personnel, est appelé à prendre la place du

¹⁹ Georg Groddeck, *Le Livre du Ça [Das Buch vom Es]*, Paris, Gallimard, 1976. Une première fois traduit en français sous le titre *Au fond de l'homme cela*, en 1963.

²⁰ James Strachey, Michel Gribinski, *Portes ouvertes sur Freud*, Paris, Fario, 2020, p. 621-630.

²¹ Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Éd. du Seuil, 1966, p. 842.

²² *Ibid.*, p. 417.

²³ J'en ai fourni un exemple dans une récente intervention à Espace analytique : « Analytique du lien, analytique du lieu » (1^{er} février 2020).

neutre « c'était »²⁴). 2) « Là où c'était ça, il me faut advenir » (p. 426, où c'est maintenant le moi qui se trouve chargé de chasser le neutre ça). 3) « Là où c'était, là comme sujet dois-je advenir » (p. 864, où revient le *je* qui, ici envisagé comme agent n'est pas le sujet, au sens où Lacan l'a défini). On notera aussi que ces traductions lacaniennes passent outre la majuscule du substantif allemand, le fait que Freud a écrit *Es*, non pas *es*, *Ich*, non pas *ich* – ce qui paraît justifier les malvenues traductions de l'IPA.

Moins habité par son souci politique de coller à Freud tout en critiquant l'IPA, Lacan aurait peut-être pu opérer un renversement de cette phrase rendue par lui célèbre, un renversement qui aurait été plus conforme à sa conception de l'Autre comme un lieu (ledit « lieu de l'Autre »), ou encore conforme à sa formule selon laquelle l'émetteur reçoit du récepteur son message sous une forme inversée. Appliquée au *Wo Es war...*, que serait donc la formule de ce retour inversé à l'envoyeur ? Le *Es* de la phrase freudienne n'est peut-être pas le *ça* de la deuxième topique, on l'accorde à Lacan, encore que... Il n'en reste pas moins un lieu qui n'est pas le lieu que le sujet doit délaissier, mais celui qui, en quelque sorte, l'attend, un « là où c'était ça²⁵ » (je le montrerai plus avant avec la romancière Annie Ernaux). J'écrirai donc, inversant la donne : « Là où était le sujet de l'inconscient, là même *ça* aura eu lieu ». Le neutre blanchotien, *l'aura eu lieu* provient en droite ligne d'un vers de Mallarmé : « Rien d'autre n'aura eu lieu que le lieu. » Ainsi remanié façon Lacan (renvoyé inversé à l'émetteur), l'énoncé freudien écarte la portée que Lacan lui attribuait sans trop le dire, à savoir celle d'un commandement moral. Adressé à qui, sinon à la personne, à un moi, à un sujet agent ? Il n'y a plus maintenant ni instance d'un appareil psychique ni moi, ni sujet, ni personne. Et c'est en ce sens, sans doute, que l'on peut dès lors le qualifier, lui, de « présocratique ». Le *soll* maintenant délaissé, transformé en *aura eu lieu*, renvoyait au substantif *Schuld*, tout à la fois « dette » et « faute », et, faisant trop bonne mesure non pas éthique mais morale, était à la fois un « devoir être » et un « devoir faire ». On

²⁴ Le jeu homophonique entre « c'était » et « s'était » (où « s' » est censé renvoyer au sujet) ouvre une problématique qui paraît se mordre la queue si toutefois ce sujet est appelé à se rejoindre dans le « je », lui aussi sujet.

²⁵ Combien de séances d'analyse Lacan a-t-il ponctué d'un « C'est ça ! » dit à l'analysant qui s'en allait ravi ?

peut ne pas admettre, avec Kant qui en fait un substantif (*das Sollen*), que la liberté pourrait se loger là²⁶.

On se demande : qu'est-ce qui, dans le cours d'une analyse, fait signe à l'analysant de l'incidence du lieu dans ce qui qui s'y joue ? On lira chez Lacan une des réponses possibles, lorsqu'il écrit, parlant du silence de l'analyste :

Car ce silence comporte la parole, comme on le voit à l'expression de garder le silence, qui, pour parler du silence de l'analyste, ne veut pas dire seulement qu'il ne fait pas de bruit, mais qu'il se tait *au lieu de répondre*²⁷.

Porté par Lacan, l'italique sur « au lieu de » invite à ne pas seulement lire « à la place de » (qui, d'ailleurs, comporte la même équivoque). Là où une réponse est attendue et non délivrée, le taire de l'analyste rend sensible le lieu²⁸. Quel lieu ? Le lieu de l'Autre.

APPROCHE DU NEUTRE

On a déjà entrevu que cette censure degré zéro du ça emporte avec elle une mise à l'écart du Neutre. N'ayant jusque-là fait qu'indiquer ce Neutre, je voudrais préciser ce dont il s'agit en m'aidant d'une autrice contemporaine, à savoir Annie Ernaux.

Dans *Mémoires de fille*, une gamine de dix-sept ans quitte pour la toute première fois ses parents, petits épiciers, ainsi que le foyer de bonnes sœurs où elle logeait pour ses études au lycée, un foyer réservé aux filles et qu'elle abomine. Être monitrice dans une colonie de vacances lui en procure l'opportunité. Enfin libre, elle « crève d'envie de faire l'amour mais par amour seulement » (p. 29). Elle en a, dirais-je, non pas tant le désir inconscient que la volonté qui porte en avant son envie. Tenue jusque-là à l'écart des garçons, grande lectrice, elle en rêve, telle une Emma Bovary. « Elle n'a jamais vu ni touché un sexe d'homme » (p. 29). Le surlendemain de son arrivée à la colonie, même habitée par la crainte de perdre sa virginité, décidée, elle n'attendra pas : son dévolu se portera sur le moniteur chef²⁹ dont, aussitôt draguée par lui, elle tombe éperdument amoureuse. Non pas d'un garçon, mais d'un homme : il est « de ceux qui

²⁶ On pourra se reporter à l'article « Sollen, flicht », du *Vocabulaire européen des philosophies*, sous la dir. de Barbara Cassin, Paris, Éd. du Seuil / Le Robert, 2004.

²⁷ Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Éd. du Seuil, 1966, p. 351.

²⁸ J'ai présenté plusieurs manières de silences de l'analyste en conclusion de *Transmaître. Jacques Lacan et son élève hérisson*, Paris, Epel, 2020. Ces silences n'étaient pas cinq, comme je l'ai écrit, mais six, car j'omettais un silence qui pourrait s'appeler un « silence d'initiative », l'analyste laissant à l'analysant dans chaque séance l'initiative de la parole.

²⁹ Illustration, sensible tout au long du roman, de ce qu'a noté un humoriste : l'amour c'est quand le cœur annihile l'intelligence.

dirigent ». Il la regarde intensément tandis qu'ils dansent un rock, lors d'une fête qui rassemble les moniteurs une fois les enfants couchés. Il l'attire à l'écart ; sans la consulter, il écrase sa bouche contre la sienne ; elle est prise d'un « affolement délicieux ». Il l'amène dans une chambre, lui dit de se déshabiller. Annie Ernaux écrit : « Entre ce qui lui arrive et ce qu'elle fait, il n'y a pas de différence » – voici le Neutre, où se conjoignent « ce qui lui arrive » et « ce qu'elle fait ». On est réglé sur le Neutre lorsque l'on fait ce qui arrive et aussi bien l'inverse : lorsqu'il arrive ce que l'on fait. Qui donc ignore que, parfois, il n'arrive pas ce que l'on fait ? Ou encore, que l'on ne fasse pas ce qui arrive ? Je vois en cela un éclairage sur ce que Lacan a appelé acte : il y a acte lorsque l'on fait ce qui arrive. Le Neutre est le registre de l'acte.

Les romans d'Annie Ernaux tentent tous d'approcher, sinon d'atteindre le Neutre³⁰.

Il force. Elle a mal. Elle dit qu'elle est vierge comme une défense ou une explication. Elle crie. Il la houspille : « J'aimerais mieux que tu jouisses plutôt que tu gueules. » Elle voudrait être ailleurs mais elle ne part pas (p. 43).

Les choses se bouclent à la façon d'un film pornographique : il la fait glisser au bas de son ventre, la bouche sur sa queue. Elle reçoit aussitôt la déflagration (p. 44). Son « entrée dans le sexuel » (cinq minutes) donne lieu à une remarque d'Annie Ernaux dont j'ignore si elle lui a valu les admonestations de certaines féministes, tenantes du binarisme sexué tout en revendiquant haut et fort s'en dispenser :

Ce n'est pas à lui qu'elle se soumet, c'est à une loi indiscutable, universelle, celle d'une sauvagerie masculine qu'un jour ou l'autre il lui aurait bien fallu subir (p. 45).

Et aussi :

Il me semble que je ne peux m'approcher davantage de la réalité. Qui n'était ni l'horreur ni la honte. Seulement l'obéissance à ce qui arrive, l'absence de signification de ce qui arrive (p. 46).

Ce Neutre (« ce qui arrive », conjoint à l'« absence de signification »), elle l'avait annoncé dès la première page de ce roman (p. 11) :

Ni soumission ni consentement [voici le ni-ni barthésien], seulement l'effarement du réel qui fait tout juste se dire « qu'est-ce qui m'arrive » ou « c'est à moi que ça arrive » sauf qu'il n'y a plus de moi en cette circonstance, ou ce n'est plus le même déjà. Il n'y a plus que l'Autre, maître de la situation, des gestes, du moment qui suit, qu'il est seul à connaître.

Avec, notamment, cette majuscule sur Autre, Annie Ernaux récuse l'idée que ce serait le moniteur chef qui aurait été l'agent de « ce qui arrive ». Le Neutre était déjà là,

³⁰ Elle le signale parfois (voir *Une femme*, Paris, Gallimard, 1987, p. 62, ou encore *L'Occupation*, Paris, Gallimard, 2002, p. 48).

agissant, « arrivant ». Il déleste Annie Ernaux des questions aujourd'hui véhiculées par les médias : soumission, consentement, violence sexuelle, etc.

III LIBERTE VERSUS NECESSITE

Un autre degré zéro de la censure, non moins prégnant dans la pratique analytique, tient à l'a priori où l'on séjourne, celui d'une nécessité (*ananké*), à laquelle on accorde un empire qui va jusqu'à négliger la contingence et la liberté – celle de l'analysant et celle de l'analyste, les deux conjointes car la formule qui peut être retenue de l'exercice analytique tel que Lacan le pratiquait est la suivante : l'analyste se montre libre en s'adressant à la liberté de l'analysant. Les exemples ne manquent pas, dont ont fait état bien des analysants de Lacan³¹.

On s'en tient bien plutôt au credo venu de Taine qui écrivait : « Que les faits soient physiques ou moraux, il n'importe, ils ont toujours une cause³². » Porté par le « toujours », ce préjugé a été maintenu tout au long de l'histoire de la psychiatrie. Ainsi Jean-Pierre Delteil, chef de service à l'hôpital Sainte-Anne et expert judiciaire, écrivait-il en 1995 :

Les passages à l'acte antisociaux [ils le seraient ? Tous ?] commis par ces sujets sont motivés par un déterminisme qui échappe totalement ou partiellement à leur volonté et à leur contrôle³³.

Quant à lui, Freud écrivait :

Le psychanalyste se distingue par une *croyance* [je souligne] particulièrement rigoureuse au déterminisme de la vie de l'âme.

Si cette croyance devait refuser tout ce qui, dans l'expérience analytique, se manifeste comme contingence (que la pratique de Freud ne néglige pas), si elle devait ne laisser nulle place au hasard, alors, oui, on pourrait l'écarter comme malvenue. Est aussi délaissé ce qui pourtant est présent chez Lacan et chez Freud, à savoir une problématisation de la liberté.

Chez Freud tout d'abord. On trouve, ou plutôt on ne retrouve plus, car on ne s'y intéresse pas, un terme forgé par lui : *Freiheitsdrang*. La liberté y reçoit une connotation spécifique, car *Drang*, la poussée, est une donnée reconnue de la pulsion. Ainsi la traduction par Jean-Pierre Lefebvre de *Freiheitsdrang* par « aspiration à la liberté »

³¹ On pourra se reporter à mon recueil des chries de Lacan (*543 impromptus de Jacques Lacan*, Paris, Epel / Mille et Une Nuits, 2009).

³² Cité par Marc Renneville, *Crime et folie. Deux siècles d'enquêtes médicales et judiciaires*, Paris, Fayard, 2003, p. 190.

paraît-elle ne pas convenir. Il aurait été plus exact de traduire *Freiheitsdrang* par « poussée de liberté ». Cette impulsion à la liberté n'apparaît d'ailleurs pas seulement dans la *Traumdeutung*. Julia Kristeva formulerait-elle une opinion largement partagée lorsqu'elle écrit : « La liberté n'est pas un concept psychanalytique³⁴ » ? Voici la liberté chassée de l'analyse.

Lacan maintenant. Il inventa un mot – déchariter – pour indiquer ce que serait, de la part de l'analyste, s'adresser à la liberté de l'analysant³⁵, et pas seulement lui montrer le réseau de contraintes inconscientes où il se trouverait censément pris. On n'analysera pas de la même façon en s'en tenant à la seule nécessité, ou bien au contraire en posant, pour le moins, comme un « *a priori* utile³⁶ » que le sujet exerce sa liberté jusque dans ce qui lui convient le moins et dont il lui arrive de se plaindre. Antonin Artaud en témoigne de la façon la plus explicite. Et Lacan (21-22 octobre 1967) :

Loin qu'elle [la folie] soit pour la liberté une insulte (comme Ey l'énonce), elle est sa plus *fidèle* compagne, elle suit son mouvement comme *une ombre*.

Déjà en 1946, Lacan faisait état de « l'insaisissable consentement » de la liberté à la folie³⁷. La formule reste minimale et prudente, si l'on en juge par Artaud où il saute aux yeux qu'une liberté est à l'œuvre jusque dans la folie. Artaud s'y montre libre de s'en tenir à son honneur – chose elle aussi bien négligée dans les études freudiennes et lacaniennes. Le caractère *intraitable* de la folie ne tient à rien d'autre qu'à la liberté qui s'y exerce. « Choix de la névrose » se lit chez Freud et ce propos peut être étendu à toutes les manifestations que certains déclarent « psychopathologiques ». Non, contrairement à ce que déclarait Henri Ey³⁸, les maladies mentales ne sont ni des entraves ni des insultes à la liberté. C'est bien plutôt lui, le grand maître de la psychiatrie française, qui, disant cela, insulte la folie.

Non pas que Jacques Lacan n'ait jamais évoqué la liberté. Avec raison, il s'en méfie, déclarant ne jamais parler de la liberté, ce qui, on va le voir, est inexact. Certes,

³³ *Id.*, *Crime et folie*, *op. cit.*, p. 425.

³⁴ Julia Kristeva, *L'Avenir d'une révolte*, Paris, Flammarion, 2012.

³⁵ J'ai présenté plusieurs exemples de ce que serait *déchariter* dans le chapitre « Déchariter » de *L'Autre sexe* (Paris, Epel, 2015).

³⁶ Michel Foucault, « Inutile de se soulever », *Dits et Écrits*, t. III, Paris, Gallimard, 1994, p. 790, 794.

³⁷ Dans « Propos sur la causalité psychique », in *Écrits*, *op. cit.*

³⁸ Cité par Lacan, *ibid.*

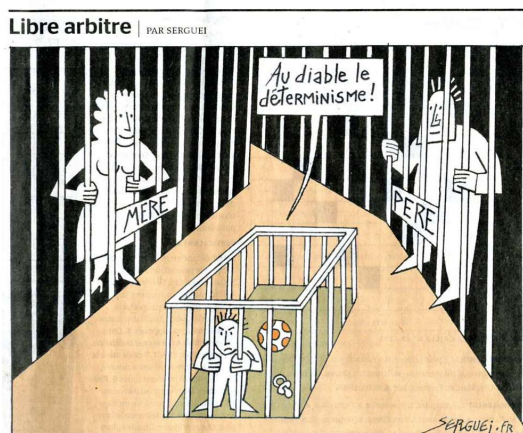
questionné sur la liberté, son premier mouvement fut une esquive³⁹. Il n'empêche, le 17 février 1971, traitant alors de la vérité, il mentionne

ce quelque chose dont il y a longtemps que je le mets *tout doucement* [je souligne] comme ça sur la sellette, et qui se dénomme la liberté.

Et, déjà en plusieurs endroits (dans la relation sadique, dans l'amour, chez l'obsessionnel), il avait su relever l'incidence de la liberté. Il notait aussi la « liberté d'allure⁴⁰ » de femmes analystes, donnant en exemple celle qu'il qualifiait de « tripière », à savoir Melanie Klein.

Le tour pris privilégiant au plus haut point un déterminisme psychique a été noté par Michel Foucault. Il y voit le prolongement d'un « tournant galiléen », « la revendication d'une essence objective et concrète de l'homme comme sens fondamental de tous les phénomènes humains », « la recherche d'un déterminisme homogène et continu dans tous les phénomènes psychologiques »⁴¹. Freud est ici visé, et l'on peut y voir aussi une mise en question de la perspective lacanienne du mathème.

Le Monde en date du 24 novembre 2017 a lui aussi pris ses distances avec le déterminisme psychique, plus précisément avec ce complexe que certains psychanalyste s'emploient à dénicher dans chaque analyse, sûrs de l'y trouver : l'Œdipe.



IV DEUX ANALYTIQUES

Il est une autre variété de censure degré zéro sur laquelle je voudrais attirer votre attention, quand bien même elle reste plus difficile à attraper. La raison en est que

³⁹ Pour plus de précision, on pourra se reporter à mon ouvrage *La Scène lacanienne et son cercle magique. Des fous se soulèvent* (Paris, Epel, 2017).

⁴⁰ Le 11 février 1975.

⁴¹ Michel Foucault, *Phénoménologie et Psychologie*, Paris, Gallimard/Seuil, 2021, p. 28.

Jacques Lacan s'adressait tout à la fois à deux publics, l'un exotérique, l'autre ésotérique⁴². Cet autre et plus étroit public était censé savoir lire ce qui n'était dit qu'à demi et comme furtivement, ou trop ouvertement pour que ce soit entendu, à savoir certains propos qui ne se laissaient pas loger tout bonnement dans le cadre déjà établi de ce qui, chez lui, ne faisait pas système. Non développés, parsemés ici et là, de tels énoncés restaient adressés aux seuls bon entendeurs de cet autre public ésotérique. Ce demi-silence fut d'abord celui de Lacan, averti que tout n'était pas bon à dire à la cantonade ou à son public.

Il arriva même que de tels propos fassent tache, aillent à l'encontre de ce que, par ailleurs, il disait et soulignait. Des exemples ? On croyait avoir appris de lui que le désir était désir de l'Autre. Eh bien non : il écrivit en 1967, dans « Place et origine de mon enseignement », s'auto-citant, que

Si "le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre", il arrive qu'il faille bien que son désir à l'homme soit le sien propre.

On croyait que, freudien, il avait fait sienne la conception freudienne de la libido qui couvre et lie tout à la fois les diverses « relations d'objet » (oral, vocal, anal, scopique, génital). Eh bien non, le 18 janvier 1967 il déclarait que

[...] ce qui s'articule dans la théorie psychanalytique moderne en long et en large, la confusion de cet Autre nourricier avec cet Autre sexuel (18 janvier 1967).

Sur cette même thématique érotologique, une autre déclaration vint elle aussi contester Freud. Toujours en 1967 (le 25 janvier) il remarquait que

la sexualité telle qu'elle est vécue, telle qu'elle opère, [c']est [...] quelque chose qui représente un « se défendre » de donner suite à cette vérité qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

La sexualité n'est plus ici comme chez Freud ce dont on se défend, mais est, elle-même, une défense. Voilà qui est fort de café et, là encore, guère admissible du côté de chez Freud. Il en fut de même lorsqu'il déclarait (4 juin 1969) : « [...] la chose freudienne, [...], a pour propriété d'être asexuée ».

De tels énoncés en annonçaient d'autres, tout aussi dérangeants et auxquels on ne peut faire place qu'une fois que l'on a mis en question le revendiqué freudisme de Lacan, réaffirmé tout à la fin (à Caracas). Ainsi le 29 janvier 1975 :

Il y a un rapport avec le sexe en ceci que le sexe est partout là où il ne devrait pas être ; il n'y a pas, nulle part, de possibilité d'établissement en quelque sorte formulable du rapport entre sexes.

⁴² Ainsi son élection des « petits princes de l'université », les normaliens Miller, Milner, Badiou, etc.

Le 4 juin 1969, magistral, il avait déclaré qu'« Il n'y a pas de rapport sexuel. », pour, plus tard (le 15 décembre 1971), trouver en criant une manière d'énonciation plus en phase avec ce propos : de rapport sexuel « H-I-H-A-N-A-P-P-Â-T ». Le Neutre est ici présent dans le constat qu'« il n'y a pas » (comme il n'y a pas de cheveux sur la tête à Mathieu). C'est de fait, rien de moins, rien de plus.

« H-I-H-A-N-A-P-P-Â-T » a été rendu comme nécessaire par la reconnaissance de ce que l'inexistence de rapport sexuel ne pouvait en aucune façon être présentée comme une vérité, ni même au titre d'un savoir. Ce cri met les points sur les *i*. Il ne véhicule pas une vérité, car une vérité n'advient comme telle qu'entérinée au lieu de l'Autre ; or l'« il n'y a pas de rapport sexuel » a comme coulé dans le marbre l'inexistence de cet Autre. Et pas non plus un savoir, s'il est exact que le savoir est fait de rapports, voire de rapports niés, non pas de rapports qu'il n'y a pas.

Ces propos à l'instant cités ne pouvaient donner lieu, à l'époque, au commentaire que je vous en propose aujourd'hui en notant qu'ils allaient à l'encontre de Freud. Cette conséquence restait inaperçue, tue, à commencer par Lacan lui-même et par la négligence des premiers « élèves » qui, aveuglés par le « retour à Freud », n'ont pas su voir que S.I.R., qui *précéda* l'annonce du « retour à Freud, avait déjà instauré son écart à l'endroit de Freud. Jacques Lacan jugeait ne pas pouvoir *politiquement* se démarquer de Freud tout en le faisant parfois *effectivement* de la façon la plus claire.

On ne peut prendre en compte de tels propos sans pour autant se détourner de Freud qu'en distinguant, comme je le fais depuis peu, la cohabitation de deux différentes analytiques du sexe, une *analytique du lien* (celle d'une sexualité freudienne déclarée « pas à sa place », celle de l'objet *a*, celle du fantasme) et une *analytique du lieu*⁴³ (celle de l'inexistant rapport sexuel, où le sexe est à sa place). Toutefois, ce n'est pas non plus, aujourd'hui, l'objet de cet exposé de vous présenter ces deux analytiques du sexe.

CONCLUSION : UNE PENSEE SURVALENTE

Il serait instructif de rapprocher ces degrés zéro de la censure d'une notion freudienne maintenue elle aussi dans l'ombre. Notamment dans *Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie*⁴⁴, Freud se sert à plusieurs reprises d'une dite « pensée survalente »

⁴³ Jean Allouch, *Pourquoi y a-t-il de l'excitation sexuelle plutôt que rien ?*, Paris, Epel, 2017.

⁴⁴ Art. cité.

(*überwertige Gedanke*), qu'il tient de Wernicke et qu'il présente comme étant parfois le seul symptôme d'une mélancolie⁴⁵. Si ce rapprochement devait être confirmé, on devrait conclure que les censures degré zéro ici présentées dénotent une mélancolie. On se demanderait alors : quelles sont, dans les études lacaniennes contemporaines, les incidences chez ses élèves du deuil de Jacques Lacan ? On n'égratigne pas la mémoire d'un mort, on chante ses louanges, tout au moins juste après son décès, et cela ne laisse pas les coudées franches à l'esprit critique.

Pour ce qui me concerne, j'ai lu dans un épigramme de Martial qui visait un certain Priscus comment mon rapport à Lacan s'est au fil du temps peu à peu transformé (j'ai écarté le nom de Priscus pour loger à sa place celui de Lacan).

Lorsque je te connaissais,
Je t'appelais Seigneur et Maître,
Tu m'appris à te connaître :
Te voilà Lacan désormais⁴⁶.

Je m'aperçois aujourd'hui que, tout au long de ces soixante années consacrées à lire Lacan, mon rapport à lui a changé. Le maître qu'à mes yeux il n'a jamais été a laissé place à quelqu'un qui parlait et qui s'appelait, on le note aujourd'hui, Jacques-Marie Lacan. C'est tout bête ! Et ce n'est en rien diminuer la portée de son dire, bien au contraire, que d'admettre qu'il ne dispensait pas un savoir de part en part psychanalytique, mais que ce qu'il avançait était aussi le dire de quelqu'un, à l'occasion d'un analyste. Vous venez à l'instant d'en lire un témoignage avec l'écriture de son nom au complet : Jacques-Marie Lacan. L'effacement de « Marie » peut être reçu comme un signe de celui de son ancrage dans le catholicisme. Venus d'Argentine, deux ouvrages récents⁴⁷ ont fait valoir à quel point Jacques-Marie Lacan, tout en prenant ses distances, se débat en permanence avec le catholicisme de sa jeunesse et, surtout, reconduit, jusque dans l'analyse, certaines données reprises du catholicisme (notamment la formule « le désir c'est la grâce », ou encore le phallus, Φ , vu comme « présence réelle »). Ce qu'on aperçoit à seulement noter, comme je le fais avec vous, que c'était quelqu'un qui parlait.

⁴⁵ *Ibid.*, note p. 117.

⁴⁶ Martial, *Épigrammes*, édition bilingue, joyeusement traduit du latin par Jean Malaplate, Paris, Gallimard, 1992, p. 37.

⁴⁷ Sara Vassallo, *Le Désir et la grâce. Saint Augustin, Lacan, Pascal*, adapté et trad. de l'espagnol (Argentine) par l'auteur, Paris, Epel, 2020. Jorge Baños Orellana, *Jacques-Marie Lacan, 1901-1932. Bildungsroman*, trad. de l'espagnol (Argentine) par Annick Allaigre, Paris, Epel, 2018.